

# Un espace entre-trois

Le psychologue, le demandeur d'asile et l'interprète

*Blandine BRUYERE  
Sandrine DENIS-KALLA \**

**La rencontre  
du demandeur d'asile  
et du psychologue convoque  
ce dernier à une place  
où il doit « se laisser  
enseigner » par l'autre :  
difficile sans la médiation  
de ce tiers qu'est l'interprète,  
lui-même pris  
dans ce jeu relationnel  
comme « pare-excitation ».**

**D**ans la représentation sociale, mais parfois aussi inconsciente, un demandeur d'asile est avant tout un étranger, de par sa différence potentiellement inquiétante (langue, culture, etc.) mais également de par son vécu (réfugié signifie victime de la répression et de la violence). Il donne de ce fait un sens différent aux termes d'angoisse de castration, de morcellement, de persécution... C'est un exilé, quelqu'un qui ne vit plus dans son contexte socio-culturel et « psychique », qui n'a plus d'étayage externe et, de ce fait même, à qui il ne reste que peu d'étayage interne. Il arrive dans un pays d'accueil, dont il ne comprend pas toujours les codes et les modalités de relations aux autres. Cette première rencontre avec une terre d'asile, après un vécu d'agression souvent très important par un autre semblable demande souvent une réorganisation intrapsychique et intersubjective importante.

Nous devons donc considérer d'abord la représentation qu'a le demandeur d'asile du psychologue et la place accordée par sa culture d'origine à ce que nous appelons la « réalité psychique ». Il serait en effet prudent de ne pas plaquer des théories et des modes de pensées sans en considérer la valeur et les répercussions possibles justement en fonction du contexte.

*(\*) Psychologues cliniciennes  
Association Appartenances (Lyon)*

Rencontrer des demandeurs d'asile, c'est accepter de se laisser enseigner par eux. Ce faisant, se met en place une « culture », un langage commun nous permettant de nous entendre sur les similitudes et sur les différences entre l'ici-maintenant et l'avant-là-bas. Nous sommes alors convoqués à une place autour de laquelle nous pourrions nous comprendre, sur la fonction du psy et sur le travail psychique à mener. Ce travail ne se fait pas sans difficultés, eu égard à la méfiance des demandeurs d'asile potentialisant la représentation que l'interlocuteur psy se retourner en bourreau (situation de face à face, neutralité « bienveillante »...).

Un des éléments fondamentaux permettant la compréhension dans cette rencontre est le passage par la langue maternelle. Cette langue représente à la fois le contexte de constitution de l'espace psychique, des éprouvés et des affects, et le contexte de la violence subie, celle des agresseurs et de la dépersonnalisation. En faisant appel à des interprètes, véritables passeurs de mots et de maux, nous introduisons un tiers « média », tiers qui tour à tour est du côté du patient ou du côté du psy.

### La médiation de la langue

La langue est un média, rendant possible la communication de pensées. Cependant, elle ne véhicule pas que des informations. Elle est un bain de paroles, de sonorités, de mélodies, de rythmiques, dans lequel nous avons été immergés avant même d'en comprendre le sens. Ainsi, un nourrisson, venant de naître, a déjà des traces mnésiques de l'atmosphère sonore dans laquelle sa mère a vécu. Par la suite, la langue devient « maternelle ». Elle fait tiers et inaugure la fin de la fusion d'avec la mère. La parole, par le canal de la langue, inscrit l'enfant dans la tempora-

lité et l'historicité. La langue signe ainsi l'appartenance à une communauté et la découverte de l'altérité propre à chacun. Chacun se l'approprie de manière singulière, en fonction de ses appartenances tant familiale que sociale. La langue incarne une expérience de vie et détermine la façon dont nous percevons le monde. Elle est liée à notre sentiment d'identité.

De fait, l'investissement d'une deuxième langue est différent. La langue maternelle reste la langue des affects alors que la deuxième langue est investie sur un registre plus intellectualisé. Nous repérons ce phénomène, lors d'entretiens bilingues, chargés d'émotions. Ainsi, lorsque des émotions trop fortes submergent la personne, c'est dans la langue maternelle qu'elles seront nommées. Le processus secondaire de traduction n'opère plus. Il faut que ça sorte ! C'est impérieux ! S'entendre parler une autre langue, ne se fait pas sans un certain sentiment d'étrangeté. L'intonation et la voix changent. Seul l'accent reste familier.

La personne qui ne comprend pas la langue de l'autre se trouve confrontée à des séries de signifiants énigmatiques. Elle essaie d'en comprendre le sens à travers les mimiques, les gestes de l'interlocuteur. Elle s'accroche à la mélodie de la voix et aux expressions de visage pour connoter le discours. L'interlocuteur est-il triste ? Joyeux ? En colère ? La personne est en présence de perceptions, de sensations brutes en attente de représentations ; situation qui n'est pas sans rappeler le nourrisson confronté à ce que Bion appelle des éléments Beta, non encore symbolisés. L'imaginaire se déploie mais sans butée. Le doute s'installe.

Cette absence de compréhension de la langue favorise les vécus paranoïdes. La personne se trouve désorientée, en manque de

repères pour décoder le message transmis ; d'autant plus que les intonations, la rythmicité sont propres à chaque langue, à chaque culture. Ces particularités culturelles ne sont pas sans incidence sur nos interprétations. Ainsi, en écoutant le ton d'une jeune femme russe, avant la traduction de l'interprète, je m'imaginai une situation joyeuse alors qu'elle évoquait un épisode triste de sa vie. Si on s'entend à un discours psychologique, on pourrait évoquer une discordance sans tenir compte de la rythmicité de la langue russe qui est différente.

« Rester sans voix », quand les mots sont là mais que l'on ne peut pas les employer. Sans langue, privé de parole, l'expression de la souffrance passe alors par le corps. On assiste à une régression, à une inscription sur le corps. Nombreuses sont les plaintes somatiques : mal de tête, mal au dos. Cette difficulté à se faire entendre et comprendre est vécue différemment par chacun. Quoiqu'il en soit, l'image que la personne a d'elle-même, se modifie. Certains ont l'impression de «devenir bête» puisque l'interlocuteur ne les comprend pas. Il y a confusion entre l'intelligence restée intacte et la médiation de la langue qui manque. Certains adultes supportent mal cette situation qui génère un sentiment d'impuissance et les renvoie à une position infantile. D'autres vivent cette situation avec un important sentiment de frustration de ne pas pouvoir se faire connaître. Ils ont l'impression que leur identité se rétrécit à ce qu'ils peuvent exprimer en français.

Le psychologue travaille à partir des mots, de la parole d'un sujet, révélateurs de désirs et de fantasmes inconscients. A partir du sens manifeste du discours, le psychologue cherche, avec le sujet, le sens latent de ce qui est vécu, éprouvé. Il s'effectue donc un premier travail de traduction, d'interprétation d'un niveau de sens secondarisé à un niveau de

sens primaire. Quelle place peut occuper un interprète dans un tel dispositif ?

### La médiation de l'interprète

La présence d'un interprète instaure une position méthodologique particulière. Le psychologue accepte de se décentrer de ses positions théoriques pour, dans un premier temps, écouter l'autre dans ses conceptions de la souffrance et ses représentations du soin. Les codes culturels, à notre sens, participent des processus de secondarisation du sens latent. Par conséquent, la recherche de sens entre psychologue et sujet passe par la prise en compte des deux cultures, de leurs ressemblances et de leurs différences. Dans un premier temps, ce dispositif permet d'apaiser les fantasmes d'empiètement, d'englobement d'une culture par une autre. Mais la langue ne suffit pas. Il est essentiel que le demandeur d'asile se sente en confiance avec l'interprète. Lors de la prise de contact, un temps d'approche est nécessaire. L'interprète décline son identité, son appartenance géographique, communautaire, ethnique... Le réfugié peut ainsi situer l'interprète comme un ennemi potentiel ou un ami potentiel. C'est à partir de là que les processus d'identification pourront opérer et permettre le développement de la relation soignante.

Pour les personnes, ayant subi des tortures, la présence de l'interprète comme tiers peut être importante. La torture, avec la recherche de l'aveu, fait effraction dans l'espace intime du sujet. Le for intérieur vole en éclats. Toute situation de savoir peut renvoyer à cette situation intrusive où le sujet s'est senti transparent. L'interprète, comme tiers, peut jouer un rôle de pare-excitation ; une interface entre le dedans/familier/rassurant et le dehors/étranger/menaçant. Ainsi, les mots n'atteignent pas le sujet en première ligne. Au vu de la réaction de l'interprète, le

réfugié a une première appréhension du contenu du discours. L'interprète symbolise le trait d'union entre deux espaces juxtaposés. Il permet petit à petit la réappropriation d'une enveloppe contenante. L'interprète rend la rencontre possible en médiatisant la différence. Il est avant tout un espace intermédiaire, transitionnel à la fois pour le réfugié et pour le thérapeute. L'interprète symbolise le semblable et le différent pour chacun d'eux.

Un trilogue s'instaure : l'interprète se fait l'écho, tour à tour, du réfugié et du thérapeute. Les mots de l'un et de l'autre résonnent en lui. Une première transformation s'opère dans la transmission que fait l'interprète du sens et des affects portés par les mots du patient. Travailler avec un interprète interroge l'écart entre représentation de chose et représentation de mot. Faire appel aux connotations singulières portées par les mots, devient essentiel. Ce passage par l'interprète peut être perçu comme une distorsion, un biais dans l'écoute de l'autre, puisqu'une subjectivité tierce vient se loger entre le réfugié et le psychologue. Cependant, parler d'une première métabolisation nécessaire pour accéder au sens latent, nous semble plus créateur, plus moteur. Le psychologue accepte de perdre une partie du sens qu'il aurait pu idéalement mettre sur l'énoncé premier du réfugié, qui, quoiqu'il en soit, aurait été limité par la connaissance partielle du français.

L'interprète porte à la fois le Je et le Il de l'exilé : premièrement dans la traduction, deuxièmement dans la reprise des énoncés. Secondairement, l'interprète occupe la position de médiateur culturel éclairant les signifiants restés énigmatiques. On pourrait dire qu'il assure ainsi la fonction Alpha de Bion. Il éclaire les sous-entendus, les implicites, contenus dans toute culture («chez moi, lorsqu'une personne dit cela, on pense cela... »).

Il y a un mouvement d'identification puis de décentration.

L'interprète symbolise ainsi l'aménagement possible entre deux contextes : culturels mais aussi temporels, entre un avant et un après. De par son parcours, parfois semblable à celui du réfugié, l'interprète médiatise les angoisses schizo-paranoïdes et peut être un garde-fou contre les tendances à développer une position en faux-self. L'exilé peut s'enfermer dans cette position idéale, croyant ainsi répondre aux attentes du pays d'accueil, par crainte d'être rejeté.

Chacun de nous a en charge les valeurs, les idéaux des parents, de la famille. La rencontre avec une autre culture bouscule l'héritage familial et questionne : « Qu'est-ce que je peux accepter de perdre, de changer, sans trahir les miens » ?<sup>2</sup> L'exilé est pris entre deux feux : s'adapter au risque de se perdre ou s'isoler dans la nostalgie des pertes vécues. L'interprète représente le tissage culturel, permettant de s'adapter sans devenir tout à fait autre. Il peut percevoir à travers les silences, les non-dits, la présence d'un conflit de loyauté. Lui-même, à ce moment-là, est dans un conflit de loyauté : doit-il dire ou non ce qui anime le patient ? Est-ce le moment ? Cette levée du non-dit peut être thérapeutique.

Durant la séance, s'actualise ainsi ce que le patient vit au quotidien, dans la rencontre avec l'Autre étranger. Ce dispositif de travail permet de créer un espace entre-deux, où se tisse, dans des allers-retours entre deux origines, une culture commune. Au fil des entretiens, il arrive alors qu'apparaissent spontanément des mots de français en début de phrase, mine de rien. Puis, l'exilé se ressaisit et finit sa phrase dans sa langue maternelle. Un indice : ça commence à jouer !